

Le parler québécois

Conférence de Jacques Crête, conseiller à l'ambassade du Canada, percheron d'origine, lors de l'Assemblée Générale de l'Académie du Perche en mai 1991

Le parler québécois, c'est, quant à son fond, le français universel, classique. Même base. Mêmes règles. Même grammaire. Mêmes dictionnaires.

C'est aussi un français archaïque sous certains côtés, le français des anciennes provinces de l'Ouest, celui qu'on parlait en France avant la Révolution. Les 5000 Français qui ont émigré en Nouvelle-France de 1608 à 1700 provenaient d'une trentaine de provinces différentes : Normandie, 958; Ile-de-France, 621; Poitou, 569 ; Aunis, Ile de Ré et Ile d'Oléron, 524; Saintonge, 274; Perche, 238.

En France, à cette époque, la langue n'est pas uniformisée. Chaque région a son patois. Un Français de Picardie ne peut pas se faire entendre d'un Français du Poitou. Mais, en Nouvelle-France, dès 1680-1690, on parlera une langue relativement uniforme et homogène. L'uniformisation du *françoy*s s'est produite dans la colonie avant qu'elle ne s'impose dans la mère patrie. Ce phénomène explique en partie le caractère archaïque de la parlure canadienne-française.

Ces patois sont des langues orales qui empruntent encore à la tradition médiévale. On retrouve dans le parler canadien d'aujourd'hui des mots ou des manières de prononcer qui remontent à cette époque.

Exemples :

"sumer", au lieu de semer;

"grafigner", au lieu de déchirer avec les ongles;

"enfarges", au lieu d'entraves;

"dret" et "fret", au lieu de droit et froid.

D'autres expressions médiévales de cette époque nous sont parvenues après avoir transité par l'Angleterre. On se souviendra qu'il n'existait pas de frontière linguistique entre la France et l'Angleterre au XIV^e siècle et que le français régnait alors à la Cour et dans la noblesse. Ce français vint au contact des masses saxonnes et influa sur la naissance de l'anglais moderne. Au moment où le français et l'anglais sont introduits en

Amérique du Nord au XVIIe siècle, on peut affirmer que les deux langues sont issues dans une certaine mesure, du parler populaire de la France du XIVe siècle.

On retrouve au Québec des mots qui, tombés en désuétude maintenant, étaient bel et bien français au XIVe siècle, que l'anglais a emprunté, et que, lorsque nous les employons, nous commettons un anglicisme. Pourtant François Villon, comme nous, employait "appointment" pour dire rendez-vous et "mappe" pour dire mappemonde. Rabelais employait le mot "bande" pour désigner un corps de musique. Nous l'employons encore dans ce sens au Québec, mais entre-temps l'anglais l'avait emprunté (band).

Malgré ces quelques exemples qui nous ramènent à la fin du Moyen-Age, le français "archaïque" du Canada est aussi l'écho du français de la Renaissance. A cette époque, le "e" muet se prononçait "a". C'est une prononciation que l'on entend encore fréquemment au Canada:

"piare" pour pierre;

"sarge" pour serge;

"ferme" pour ferme.

"Haïr" faisait alors "haïs" au présent de l'indicatif et c'est encore le cas au Québec.

Le participe passé de pondre et répondre était "pond" et "répond" et il n'est pas rare d'entendre encore au Québec : " Il m'a écrit une lettre, mais je ne lui pas encore répond".

Enfin, dans le parler canadien archaïque, on retrouve beaucoup de mots, d'expressions qui appartenaient aux divers patois parlés par les premiers habitants de la Nouvelle-France. Exemples :

"achaler" pour incommoder;

"bacul" pour palonnier;

"faffiner" pour hésiter, tergiverser;

"catalogne" pour couverture de lit.

Le parler canadien, c'est également un fonds de vocabulaire nouveau, les canadianismes. Il ne faut pas s'en étonner. Les patois apportés du Perche,

de la Normandie, du Poitou ne pouvaient pas nommer toute la réalité canadienne. Que seraient nos hivers canadiens sans les "bancs de neige", la "poudrerie" et la "tuque"? Que seraient nos forêts sans ses "chantiers", ses "cabanes à sucre", ses "ravages" de chevreuil?

Canadianismes de bon aloi, qui représentent des réalités nord-américaines, dignes de figurer dans tous les dictionnaires. Exemples :

poudrerie : tourbillon de neige

caribou : renne du Canada, alcool (vin et whisky)

carcajou : blaireau du Labrador

ouaouaniche : saumon d'eau douce

ouaouaron : grenouille géante

esterlet : hirondelle de mer.

Canadianismes populaires et folkloriques, utilisés surtout dans la langue populaire. Exemples :

magané : affaibli, fatigué;

maigréchine : très maigre;

pitoune : bille de bois;

bazou : vieille automobile;

en titi : beaucoup;

ramancheur : rebouteux.

Enfin, et malheureusement, c'est aussi une langue contaminée par l'anglicisme. Qu'une langue soit en mouvement, innove, s'adapte, emprunte des mots, soit! Mais l'anglicisme au Canada est aussi syntaxique. C'est plus grave. Souvent, nous parlons avec des mots français, mais nous pensons en anglais. Il nous arrive d'emprunter des structures entières.

Exemples :

"Pour qui que tu me prends pour?" (Whom do you take me for?)

Ailleurs, nous employons des mots qui existent aussi en français, mais nous n'avons retenu que leur acception anglaise.

Exemples :

Les tarauds du bloc moteur sont slaques : les écrous de la culasse sont dévissés;

reel : moulinet

joke : plaisanterie;
clam : palourde;
compressé : comprimé;
canistre : bidon;
balance : solde;
faire face à la musique : affronter le sort;
donner une chance : pardonner;
agenda : ordre du jour;
items : points à l'ordre du jour;
brassière : soutien-gorge;
hors de question: impossible;
roue : volant;
respirer la fumée : aspirer

Pourquoi tous ces anglicismes? Parce que la population la plus instruite, la plus lettrée, après la conquête de 1760, est rentrée en France. Et que, pendant deux siècles, la France et le Québec ont entretenu des relations distantes.

Parce que les nouveaux maîtres sont Anglais, la monnaie est anglaise, les patrons sont Anglais, les marchandises sont anglaises.
Enfin, à cause de l'émergence des USA et du pouvoir d'attraction de sa civilisation : le Canada tout entier, y compris le Québec, sera marqué par ses goûts, ses moeurs, son architecture, ses divertissements, ses journaux, sa télévision.

Mais il convient de remarquer que la réalité du français a progressé au Québec au cours de ces trente dernières années. L'emploi des anglicismes y est en régression, alors qu'il progresse en France. La France peut peut-être se permettre un certain laxisme, mais pas le Québec qui, à cause de sa position géographique, est condamné à vivre dangeureusement, et donc à la vigilance permanente. Voilà pourquoi la Francophonie, pour le Canada français, est une nécessité. C'est son ballon d'oxygène.

Jacques Crête